La cité des sables

C’était comme si des crayons s’enfonçaient dans ses oreilles, une « douleur exquise » comme disent les médecins, qui d’intensifiait au fur et à mesure que l’avion perdait de l’altitude depuis le haut-plateau d’où il avait laborieusement décollé. Il regardait distraitement par le hublot rectangulaire fêlé la mer molle et verdâtre qui se perdait dans la brume de chaleur là où le ciel commençait.

Les paroles véhémentes du chef d’escale, un petit bonhomme rondelet planté sous l’auvent d’une petite baraque au bord de la piste en herbe, lui revenaient en boucle : « *c’est la guerre là-bas, les étrangers ne sont pas admis ; ils ne vous laisseront pas passer, ils vous remettront dans l’avion du retour* ». Mais, fort d’une certitude qui lui était coutumière quand il s’agissait de prendre une décision, il n’en avait que faire. Il était monté dans le bimoteur, un Douglas DC-3 hors d’âge pour lequel il éprouvait une affection particulière, eut égard aux états de service de cet appareil.

Il distinguait maintenant à travers le hublot fendu et d’épaisses brumes marines, les silhouettes indécises des îles d’un archipel lointain, de la terre aride à perte de vue qui se rapprochait sous l’aile, quelques maisons, une route déserte rectiligne. Ce n’était pas un paysage de guerre qui défilait ; il n’était cependant pas dupe de cette sérénité trompeuse. Un tourbillon de poussière soulevé par les hélices effaça le paysage tandis que les roues frappèrent durement la piste en terre battue.

L’appareil immobilisé, la douleur cessa rapidement mais ses oreilles restaient bouchées comme au sortir d’un bain, lorsque de l’eau stagne dans les conduits auditifs. Les passagers, pour la plupart des paysans au teint cuivré portant par-dessus leurs vêtements une toge en coton, des femmes en robe claire festonnée d’un liseré coloré, qui n’avaient d’autre choix que l’avion, pour voyager, en dépit de son coût, car la route était fermée, ramassèrent sacs et volaille caquetante et se dirigèrent silencieusement vers la porte de sortie donnant sur une aveuglante clarté. Une chaude moiteur aux relents iodés succéda à la fraîcheur des hauts plateaux que la cabine avait emprisonnée.

La colonne de passagers chemina sous le soleil jusqu’à un petit édifice dans lequel des soldats nonchalants, lourdement armés, se

tenaient à l'extrémité d'une longue table. Nul ne fut contrôlé, personne ne lui demanda rien.

Il marcha vers la ville dans l'aveuglante lumière du milieu de la journée qui lui piquait les yeux, le visage balayé par une brise tiède aux relents de sable et de mer. Les passagers de l'avion avaient disparu ; il n'en revit aucun et n'en avait que faire. Il longea la mer étale et traversa une digue qui coupait un bassin aux eaux mortes malodorantes, un mélange de poisson mort et de mazout rance.

Il arriva aux premières maisons de la ville, une muraille de hautes façades ottomanes défiant le ciel blanc, percées de nombreuse fenêtres ogivales, qui se délitaient dans le sable recouvrant les rues. L'étrangeté des lieux, l'absence d'habitants, au premier abord du moins, l'absence de véhicules, le projetait indiciblement en un autre temps. Il régnait partout dans les rues une entêtante odeur de sable et de vieille pierre. Le crissement des grains en marchant évoquait curieusement le crissement de la neige sous chaque pas.

Est-ce parce que ce tapis sablonneux meuble absorbait les sons ou étaient-ce les séquelles de l'absence de pressurisation dans l'avion ? Il ne percevait aucun des bruits qui d'ordinaire courent les rues. Une carriole tirée par un cheval famélique le dépassa en silence. Des chats méfiants, sans cesse sur leurs gardes, erraient çà et là.

Le bref et inconfortable vol, la marche le long des eaux mornes, le dépaysement aussi, avaient attisé son appétit. Les vestiges d'une enseigne qui devait avoir été celle d'un restaurant, surmontant une porte grande ouverte, l'engagèrent à entrer. Dans la grande salle sombre et fraîche, les tables avaient été poussées contre les murs, les chaises empilées à l'envers par-dessus. Il remarqua à travers le hérissement de leurs pieds, dans la semi-obscurité, une fresque grandeur nature de *La naissance de Vénus* de Sandro Botticelli.

Il empoigna le pied de l'une des chaises rangées, et le secoua pour faire du bruit et attirer l'attention, si par chance il y avait quelqu'un dans les parages. Une femme de noire vêtue, les cheveux nattés et le teint basané, arriva par une porte donnant sur une petite cour baignée de lumière. La présence du voyageur la surprit ; elle resta là, figée devant ce client inattendu. Il ne sut que lui dire ni dans quelle langue ? Elle le toisa. Il estima incongru de s'adresser à elle en anglais. Il ne connaissait rien de la langue locale, tout au plus quelques bribes de celle de la province voisine qui lui faisait la guerre.

Il se risqua cependant à lâcher quelques rares mots qu'il connaissait : « *doro allé ?* », il y a du poulet ? « *Allé, allé* », répondit-elle d'une voix chantante. Elle ôta des chaises d'une table, tira la table et arrangea l'ensemble. La grande salle vide dans laquelle se réverbérait le son résonna d'un étrange vacarme ; il se rendit compte que ses oreilles n'étaient plus bouchées. La femme l'invita d'un signe à s'installer puis elle fila, probablement dans sa cuisine. Il déposa son petit sac à dos en toile kaki au pied de la table.

Il contempla longuement, par désœuvrement autant que par curiosité, la fresque de Botticelli. En des temps révolus à en croire son aspect défraîchi et écaillé, quand la ville était encore ouverte et vivante, une communauté de colons italiens se réunissait en ces lieux pour boire, festoyer et danser. Il ne restait de cette vie que des fantômes qu'un air de Verdi ressusciterait sans doute. Un téléphone en bakélite empoussiéré trônait à l'extrémité d'un comptoir en laiton terni par les ans et l'air marin. Il n'avait pas servi depuis fort longtemps. Il en éprouva un certain contentement ; ainsi donc, il était vraiment coupé du monde, comme il l'avait toujours souhaité, loin de tout et de tous. Peut-être même qu'aucun téléphone ne fonctionnait plus dans la ville. Peut-être même qu'il n'y avait plus de bureau de poste, plus aucun télégraphe, rien qui put le relier à l'extérieur. C'était ça, le bout du monde, un lieu, n'importe lequel, d'où il serait impossible d'aller plus loin, dont il serait impossible à quiconque de savoir où l'on est, et dont on ne tiendrait pas à faire savoir que l'on s'y trouve.

La femme réapparut. Elle déposa sur la table un plat circulaire en émail garni de morceaux de poulet étalés sur un lit de riz recouvert d'une sauce rouge. Elle apporta aussi un verre et une carafe d'eau. L'impression lui traversa l'esprit que ce repas ne lui était pas destiné, qu'elle n'avait fait les courses que pour elle et ses proches, mais que désireuse de ne pas décevoir l'unique client du jour, elle lui avait cédé sa part, ou du moins une partie.

Il n'avait pas osé demander un café pour conclure le repas mais, au bout de la rue, de l'autre côté d'une placette, il avisa un établissement dont la véranda fatiguée, rongée par le sel, offrait un point de vue privilégié sur ce qui pourrait se passer dans cette partie de la ville. Elle était surmontée d'une enseigne délavée : le « *Bar degli amici* », le bar des amis. Mais d'amis, il n'y en avait plus. Il s'installa à une table ronde en fer dont la peinture blanche s'écaillait. L'extrême luminosité confondait dans une éblouissante incandescence le ciel

sans relief et les façades décrépies. Deux jeunes filles court vêtues d'une simple liquette traversèrent la place en courant. Des filles du port, des filles à marins désœuvrées, pensa-t-il, car se souvint que la ville, aujourd'hui accessible seulement par la voie des airs, était un port dont la guerre larvée avec la province voisine avait considérablement réduit l'activité. Et par conséquent, plus de marins en bordée, plus de clients dans les bars. Sans cesser de courir avec cette légèreté propre aux très jeunes femmes, elles gloussèrent d'un rire prometteur en l'apercevant dans sa cage en verre poussiéreux. Un vieil homme vouté traversa la place. Puis pendant longtemps, elle resta vide. Il ne se passa plus rien. Un grondement résonna loin, très loin dans les contreforts des montagnes. Il n'y prêta aucune attention mais il commença à s'impatienter de ne voir venir aucune serveuse.

Trois gamines d'humeur joyeuse aux rires cristallins s'installèrent autour de lui en repoussant tables et chaises. « *Coca-cola ?* » proposa l'une d'elles. Il acquiesça. Elle fila en boutique avec son amie et toutes deux revinrent avec quatre bouteilles bien fraîches, des verres et des cuillères. Contentes d'être invitées – cela allait de soi –, elles parlaient entre elles d'un débit rapide dans une langue roucoulante qui lui était inconnue, touillant le soda pour le dégazer, mêlant les répliques sans s'interrompre, sans qu'il n'en saisisse un mot. Des regards qu'elles échangeaient, il comprit qu'entre deux éclats de rire il était l'objet de leur conversation. À défaut de pouvoir converser, il détaillait leurs visages juvéniles qui resplendissaient de cette beauté que seuls confèrent les métissages. Leurs chemisiers aux rares boutons s'ouvraient négligemment sur un soyeux grain de peau. Il cherchait à garder une certaine contenance ; il en avait pourtant rencontré, là-haut sur le plateau, des filles de bars qui échangeaient pour trois sous, pour le prix d'une consommation, d'inoubliables nuits finissant dans les brumes frissonnantes du matin. Le jeune âge de ses convives le troublait. Le vieil homme retraversa la place dans l'autre sens.

Il abandonna les filles et se mit à la recherche d'un hébergement. Ses pas le menèrent d'instinct à la zone portuaire close par de hautes et solides grilles en fer. Par-delà des entrepôts s'élevait la monumentale cheminée noire frappée de l'étoile rouge d'un cargo soviétique. Du bateau lui-même, il ne voyait rien ; mais il devinait la présence de l'équipage confiné à bord, des marins englués dans l'ennui sans fond d'une interminable escale, privés de sorties, de bars et de filles.

En raison du blocus routier et du port fonctionnant au ralenti, les hébergements avaient périclité. L'hôtel miteux qu'il découvrit lui sembla être le seul de la ville. Contrairement à la timide restauratrice, la tenancière ne sembla guère surprise de son arrivée. C'était une femme vive au visage encadré de longs cheveux bruns, résolument vêtue à l'occidentale, plus ou moins italienne pensa-t-il.

Elle le précéda dans un couloir qui débouchait sur l'arrière de la maison de plein pied dont la cour intérieure bordée de chambres donnaient sur une anse pierreuse aux lourdes eaux sombres et poisseuses qu'aucun courant, aucune vague, ne renouvelait. Les chambres, pour ce qu'il en vit à travers les lucarnes, étaient toutes pareilles : une petite fenêtre carrée ouverte sur la cour, un lit métallique sur lequel était jeté un matelas en mousse moite recouvert d'un drap éternellement humide et une chaise en fer. Le confort lui importait peu. Il choisit la chambre la plus proche de l'eau dont l'incessant clapotis bercerait ses nuits, puis il déposa son sac au pied de la chaise.

« *Le plus loin possible, le plus longtemps possible* ». Cette maxime à laquelle se résumait son voyage depuis les mois qu'il était sur la route lui revenait, lancinante, à l'esprit. Il s'interrogeait sur son séjour : combien de temps resterait-il là ? Et dans quel but ?

La nuit tombait vite sous ces latitudes. Le ciel s'embrasa. Puis il vira au noir, annonciateur d'une pluie qui ne tomberait pas. Des grondements sourds retentirent dans les montagnes sans qu'il parvint à discerner s'il s'agissait de l'orage qui avait épargné la ville ou de l'armée régulière tirant au canon sur des insurgés. La tenancière inquiète s'abstint de spéculer sur l'origine de ces grondements et lui servit un repas frugal qu'elle ne partagea pas.

Les eaux qui clapotaient mollement au bout de la cour étaient plus menaçantes encore dans l'obscurité que le jour. Elles s'enfonçaient dans une nuit noire, sans lune, éclairées seulement par la faible lueur d'une ampoule nue là où les vaguelettes s'échouaient sur des dalles disloquées. Il s'endormit dans la chambre mal aérée, bercé par le ressac.

Le premier jour fut celui de l'exploration de la ville, l'errance dans les rues de hasard, la dérive sans but dans des rues sans trottoir au tracé indécis entre des maisons à l'alignement incertain, aux persiennes fermées ou mi-closes. Des chats se mettaient prudemment en retrait

à son approche. Un homme, un fonctionnaire peut-être au bord de la retraite, lui demanda ce qu'il faisait là, s'il avait une autorisation de résidence. Il lui affirma que oui. L'homme n'insista pas.

Il aperçut une boutique grecque, « *Kostantinos Panas – Curios* », dont quelques ampoule allumées visibles du dehors indiquaient qu'elle n'était pas fermée. Des Grecs, il y en avait partout sur le continent, des commerçant dans l'âme, âpres en affaires, durs au gain. Il ne s'étonna pas d'en trouver dans cette ville recluse. Le terme *curios* attisa sa curiosité. Il poussa la porte, déclenchant le tintement grêle d'une clochette qui annonça discrètement sa venue. L'endroit était un antre invraisemblable, une grotte parcimonieusement éclairée par quelques ampoules nues qui ménageaient des profondes zones d'ombre tout en illuminant d'une lueur jaunâtre des parties de murs surchargés du sol au plafond de bibelots et de boîtes à bijoux alourdies de coquillages, comme sous la coque d'un vieux navire. Le mauvais goût de tout cet étalage, la quantité surtout de ces articles, le subjugua. Il y en avait plein les étagères, des amoncellements de souvenirs kitch, des œufs d'autruche de grande taille, certains posés sur un cerclage en ébène, d'autres entassés dans des paniers qui formaient de monstrueux nids. Des squelettes de corail blanchis s'empoussiéraient dans les recoins d'un étroit labyrinthe qui courrait entre des coffres fatigués, de menaçantes mâchoires de requins hérissées de dents triangulaires et des rostres de poisson-scie pendouillaient du plafond. Le regard ne savait où se poser. Cette profusion d'objets aussi insolites qu'hétéroclites lui donna le tournis. Il ouvrit machinalement l'un des écrins recouverts de coquillages ; c'était une boîte à musique dont il émana quelques notes clairement espacées. Des profondeurs du clair-obscur il entendit une voix rocailleuse qui livre le titre du morceau : « *La Traviata, il coro di Zingarelle* ». Surpris, il referma prestement la boîte à musique – le chœur des gitanes fut coupé net – avant même d'apercevoir le propriétaire des lieux qui s'avançait dans un rai de lumière. Vêtu d'une chemise élimée, portant un calot arabe en coton aux couleurs passées qui tombait sur d'épaisses lunettes, il était d'évaluer son âge. Il n'était plus tout jeune. Il étala sur un comptoir vermoulu des cristaux de quartz, des dents de requin, des petits coquillages vernis, des bijoux en argent comme en portent les femmes dans le désert, une poignée de thalers Marie-Thérèse en argent. Les affaires reprenaient, même si l'unique client de fortune ne saurait remplacer les hordes de marins en bordée avides de ramener chez eux les encombrants

bibelots qui étonneraient ou impressionneraient leurs proches. Il acheta par courtoisie quelques menus objets, une bague en obsidienne, notamment, d'une insondable noirceur qu'il glissa aussitôt à son doigt. La pierre vitrifiée provenait d'un volcan encore en activité qu'il se promit de visiter.

Il aperçut au bout du comptoir, parmi des cartes postales périmées, un dépliant de très vieilles photographies. Elles représentaient des murs en pierre ruinés, vestiges de maisons abandonnées depuis des lustres. Il reconnut sur une vue aérienne la vague silhouette de l'une des îles qu'il avait aperçues depuis l'avion et envisagea de s'y rendre. Les lieux oubliés, hors du temps, l'attiraient. Le grec l'y aurait volontiers amené à bord de son bateau, mais la marine gouvernementale en interdisait l'accès.

Il apprit entre deux marchandages qu'il était depuis onze mois le premier non-résident à parvenir dans la ville assiégée par les rebelles. Les hommes en âge de se battre avaient rejoint la guérilla. Il ne restait dans la ville que les femmes, les enfants et les vieillards, ainsi qu'une petite communauté d'expatriés installés là depuis des décennies que le grec l'invita à rencontrer au Yacht Club, à quelques encâblures de la boutique.

Assises à l'ombre du club house, dans un patio baigné de soleil, des femmes tricotaient en papotant. C'était un bout d'Italie avec son microcosme de personnages essentiellement féminins, plusieurs générations confondues, qui semblaient jouer à leur insu une pièce de la *Comedia dell'Arte* pour un public dont il était le seul représentant. Au bout d'un banc, une jeune fille à la blonde et longue queue de cheval boudait ostensiblement. Elle se querella dans l'indifférence générale avec un gamin endimanché portant des lunettes fumées qui ne cessait de la narguer pour, apparemment, de futiles raisons. Ses glapissements eurent raison du jeune homme qui se leva et s'éclipsa en ricanant. Elle s'en prit alors à l'une des femmes qui la rembarra sans ménagement. Puis elle éructa contre une autre qui n'osa rien dire. Elle se lova finalement dans un fauteuil en rotin d'où elle bouda et fulmina. Le Grec avait allumé une pipe. Tout ce petit monde vivait dans une bulle à l'écart des réalités du moment, indifférent aux grondements sporadiques dévalant des montagnes.

L'étouffante chaleur qui diminuait à peine au coucher du soleil n'était guère propice au sommeil. L'insomnie aidant, il arpenta plusieurs fois la cour puis il se dirigea vers la sortie de l'hôtel. Un tour dans la ville

favoriserait l'endormissement. Il poussa la porte ; elle donnait maintenant sur une obscurité totale car l'éclairage public, tout comme celui des chambres, était éteint. Lui arrivait-il seulement de fonctionner ? Ou ne fonctionnait-il qu'un jour sur deux ou trois, ce qui était courant sur les hauts-plateaux ? Il contempla le néant de la nuit. Une métaphore lui vint à l'esprit ; cela pourrait donc être ça, une fin de vie : debout sur le seuil d'un obscur, infini et éternel ailleurs, et plus moyen de reculer.

Un éclair illumina un pan de mur, à quelque distance, aussitôt suivit par une formidable détonation qui se répercuta contre les murs avoisinants. Un cri, un ordre d'après l'intonation, des appels, retentirent. Puis d'autres tirs, car c'était évident, on tirait dans la rue. Il se retira prudemment dans la cour à présent faiblement éclairée par la lune. Il s'inquiéta pour sa sécurité car il était visible par quiconque se trouverait de l'autre côté du bras de mer, et pourrait être une cible facile. Il s'enferma dans sa chambre tandis qu'à proximité retentissaient de courtes rafales et des galopades. Comment faisaient-ils pour s'orienter dans la nuit, s'interrogea-t-il. Il perçu une piquante odeur de poudre, la même que celle dont il se délectait à proximité des stands de tirs dans les foires foraines de son enfance.

Le matin fut semblable aux autres matins, comme si la veille il ne s'était rien passé. Faute d'avoir des maillots de bain, un luxe rare en ces temps, les filles du Bar degli Amici se baignaient habillées dans la soupe tiède dont les amples vagues se soulevaient comme une lente respiration. Il les rejoignit.

La plus jeune – elles l'étaient toutes – avait remplacé sa robe trop lâche du premier jour par un jupon et un tee-shirt écru. Le tissu devenu transparent moulait les moindres reliefs et replis de leurs corps. Lorsqu'elles sautillaient dans l'eau ou faisaient la planche, leurs seins flottaient comme des fruits ronds sur l'onde poisseuse. Elles s'immergèrent ensemble et réapparurent près de lui, secouant leurs noires chevelures dégoulinantes qui s'étalaient sur l'eau. Il enlaça la plus proche par derrière, ses mains immergées enveloppant les seins ; les yeux clos, elle se laissa faire avec une évidente jouissance. Les lourdes eaux plombées masquèrent à d'éventuels regards des jeux érotiques subaquatiques auxquels il n'avait pas pensé s'adonner dans un pays par ailleurs prude de par ses diktats sociaux et religieux. La proximité de l'enclave portuaire, zone traditionnellement dévolue dans tous les pays du monde aux filles dites « de joie », justifiait et incitait à la licence.

De la rive déserte à cette heure déjà brûlante, nul ne pouvait deviner les attouchements qui se déroulaient sous la surface opaque des flots qui dansaient mollement dans un doux clapotis. La fille se retourna dans un remous avec la souplesse d'un dauphin et se cambra pour mieux s'offrir à des caresses qui la firent frémir. Elles se partagèrent le voyageur inattendu, mais surent se soustraire à toute velléité de pénétration non tarifée. Elles étaient pour cela à bonne école.

Les filles se lassèrent des jeux et rejoignirent la rive inclinée prolongeant la terrasse de l'hôtel. Ils sortirent tous ensemble de l'eau gluante. Les filles se dirigèrent vers ce qui semblait être un garage à bateau dépourvu de porte. Une forme qui ronflait au pied du mur les arrêta net. Un homme faisait la sieste dans le local mal aéré et surchauffé. Elles s'allongèrent alors au soleil, et lui aussi, sur la dalle en ciment éclaté et brûlant qui servait à mettre les bateaux à l'eau. À présent visibles de fort loin, ils restèrent ainsi sagement séparés les uns des autres. Un gamin nu qui portait une canne à pêche et un seau passa derrière leurs têtes. Les robes légères des filles ne furent pas longues à sécher.

Il se souvint être passé au cours de son errance, la veille, devant un cinéma à la prétentieuse architecture néo-byzantine dont l'affiche prémonitoire, en lambeaux, annonçait le dernier film avant les événements qui vidèrent la ville de ses habitants : « *L'uomo con mille donne* », l'homme aux mille femmes. La coïncidence l'intrigua.

Ce soir-là, des guirlandes multicolores brillaient au bout d'une rue qu'il ne se souvint pas avoir visité. C'étaient celles d'un bar aux allures de guinguettes, le « *Trocadero Night-Club* ». Un haut-parleur diffusait de la musique douce. L'endroit était peu fréquenté. De nombreuses tables, sur la terrasse en terre battue, réparties pour former une piste de danse, étaient vides. Il y avait là des hommes, des soldats de reconnaissables malgré leur tenue en civil. Les gestes bourrus, des regards arrogants, une manière de se considérer en terrain conquis et d'interpeler les rares serveuses ne trompaient pas. Il s'installa à l'écart. Avec sa tignasse informe, son jean élimé et la toile éclatée de ses pataugas, il faisait tache parmi ces soldats en costume qui tentaient de se donner une contenance pour mieux séduire des filles qui n'avaient pas l'intention de se donner au premier venu, ce qui les rendait pus désirables encore, et la passe, voire la nuit, plus onéreuse.

Une femme en longue robe violette, au visage évoquant celui des statues antiques, le regard de marbre et les cheveux défaits tombant sur les épaules aux teintes mordorées comme du bronze de Florence, s'approcha de la table du voyageur et la main tendue, sans dire un mot, elle l'invita d'un geste élégant pour une danse. Il retira ses souliers en lambeaux pour être plus à l'aise, suscitant un murmure d'étonnement, voire de réprobation, de la part d'une assemblée masculine soucieuse et surtout offusquée qu'un inconnu, un va-nu-pieds, qui plus est un étranger, vienne chasser sur leurs plates-bandes et séduire la plus belle femme, celle qui se refusait à la plupart d'entre eux. Ils en éprouvèrent un mélange d'admiration, en réalité l'envie du statut de l'occidental auquel tout était accordé et par là-même, du ressentiment.

Une paire de vieux haut-parleurs diffusa dans un crachotement les miaulement masculins énamourés d'une langoureuse chanson propice aux rapprochements. Mais la femme tenait ses distances tandis le vent du soir emportait les effluves d'un parfum de qualité qu'il ne s'attendait pas à trouver en ces lieux. *Come ti chiami ?* se risqua-t-il à demander. *Sofia,* souffla-t-elle avec un détachement hautain. Il lui parut évident que si elle lui avait accordé cette danse, ce n'était en aucun cas en raison de son pouvoir de séduction, mais parce que le voyageur qu'il était disposait de moyens avec lesquels les soldats ne pouvaient rivaliser. Il n'en était pas moins flatté d'être l'objet de son choix, ou du moins d'en donner l'illusion.

Lorsque la musique s'arrêta, Sophia l'entraîna hors de la guinguette et le conduisit d'un pas rapide, celui d'une femme pressée de conclure et obtenir son dû, à travers un dédale de ruelles mal dessinées d'où l'on entendait de moins en moins les flons-flons du Trocadero, jusqu'à une solide bâtisse jaunâtre à la silhouette de navire en perdition, échoué dans une mer de sable qui scintillait au clair de lune, les persiennes plus ou moins entr'ouvertes au tiers de leur hauteur comme les écoutilles en bois d'un vaisseau à voiles d'antan.

Des chats détalèrent. Elle poussa la porte vermoulue. Dans un étroit boyau sans lumière, un véritable coupe-gorge, de vieilles marches branlantes menaient à sa chambre basse de plafond éclairée par une lampe de chevet à franges tressées. Son nid d'amour était coquettement arrangé avec, au milieu du mur du fond, un lit que trop de marins de passage avaient défoncés. Des flacons de parfum, cadeaux laissés par ses éphémères amants, étaient alignés sur un

cosy désuet recouvert de napperons. Il remarqua les profonds reflets bleu d'un flacon de parfum *Soir de Paris* qu'elle portait ce soir-là, probable souvenir d'un marin français.

Il eut à cœur de na pas la brusquer. Il aurait aimé un soupçon de romantisme dans cette relation tarifée, mais ce sentiment n'aurait pas été partagé. Il n'était pour Sofia qu'un client de passage, une opportunité qu'elle n'avait pas laissé passer en ces temps de restriction. Elle annonça son tarif d'une voix neutre, rangea les quelques billets dans un tiroir vide, puis elle dégrafa sa robe qui tomba avec un son mat sur le vieux plancher en bois. Elle se tenait maintenant debout en face de lui, non pas offerte, mais nue dans la semi-obscurité qu'une lampe de chevet peinait à dissiper, dans l'attente patiente de la suite des opérations.

À contre-jour, il ne distinguait d'elle que sa silhouette élancée. Il lui prit la main, l'éleva au-dessus de sa tête et d'un geste de danseur de ballet, il la fit délicatement tournoyer avec une grâce de danseuse qui la surprit quelque peu afin de la contempler sous tous les angles. La chaude lumière de la lampe rehaussait les sombres luisances de sa peau. Il se souvint que c'était la nuit de Noël et tandis qu'il la couchait sa princesse avec grâce, il ne put s'empêcher en pensées d'un jeu de mots sur la Mère Noël qui lui arracha un sourire auquel elle ne réagit pas. Elle conserva un imperturbable quant-à-soi, d'une froideur glaçante sous des caresses dont elle n'avait que faire et l'affaire conclue, tous deux se relevèrent, se rhabillèrent, descendirent dans la rue et se séparèrent sans un regard, lui marchant au hasard des rues, elle filant d'un pas pressé en direction du Trocadero qui était peut-être encore ouvert.

Il avait épuisé la ville. Il eut beau la parcourir au matin, encore grisé par sa nuit, la magie n'opérait plus. Des mystérieux immeubles ottomans qui se délitaient dans des rues oniriques que parcouraient des chats et des filles, il ne restait plus que des maisons mal entretenues dans de banales rues désertes. Il était temps de partir. C'est l'apanage des bouts du monde de ne pouvoir aller plus loin. La nécessité de rebrousser chemin le laissa sur une impression d'inachevé.

Il attendit l'avion du retour au bord de la piste. Il arriva enfin, l'un des moteurs en feu. La longue flamme jaunâtre qui soulignait les hublots jusqu'à la queue s'éteignit juste après l'atterrissage, lorsque le pilote coupa les gaz. Des passagers, des paysans comme à l'aller,

encombrés de bagages informes et de volaille, quittèrent la carlingue. Le pilote descendu de sa cabine examina le moteur par en-dessous, sembla régler ou réparer quelque chose, puis ce fut le moment de monter à bord avec des passagers que l'impressionnante vision des flammes n'avaient pas découragés. Peut-être imaginaient-ils qu'il était normal qu'un avion crache le feu, à moins qu'ils s'en remettaient à leur bonne fortune. Si eux montaient, lui monterait aussi, estima-t-il, persuadé que si l'appareil avait pu se poser dans ces conditions, et s'il parvenait à repartir, il parviendrait à se poser sans trop d'encombres à destination.

Il s'installa sur l'un des deux bancs en toile qui longeaient la cabine. L'avion était un transport de parachutistes réaménagé pour desservir un pont aérien au service de la population. Les moteurs vrombirent longuement, très longuement, comme si en forçant le régime, le pilote voulait s'assurer que l'appareil parviendrait vaille que vaille à grimper jusqu'en haut du plateau, à quelques dizaines de kilomètres seulement, à deux mille mètres d'altitude.

Du bord de la piste, l'on put voir l'avion s'élancer enfin dans un tourbillon de poussière si épais, si dense, qu'il sembla un instant qu'il eut disparu dans une autre dimension sans que le voyageur du bout du monde laisse dans la ville d'autres traces qu'une fugitive apparition et quelques événements anecdotiques sans grande importance. Car qu'est-ce qui différenciera dans sa mémoire, longtemps après cette parenthèse dans son périple, ce qui a été de ce qui aurait pu être ? Qu'en sera-t-il des réalités s'estompant peu à eu confrontées à des fantasmes plus ou moins assouvis ? Qu'est-ce qui différenciera finalement le souvenir présent d'un vécu lointain, tous deux présentement ramenés à un même niveau de conscience ?

* * * * *

Bernard Jolivalt - 1975, 2024